

**/SI:N/  
1<sup>er</sup> Festival d'art vidéo et performance en Palestine**

Marc Mercier

Number 143, September 2009

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/25180ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Mercier, M. (2009). /SI:N/ : 1<sup>er</sup> Festival d'art vidéo et performance en Palestine. *24 images*, (143), 30–31.

# /SI :N/ 1<sup>ER</sup> FESTIVAL D'ART VIDÉO ET PERFORMANCE EN PALESTINE

par Marc Mercier



*Impossible Journey* de Taysir Batniji

Le contexte politique dans lequel cet événement a vu le jour est connu : un territoire occupé par une des plus puissantes armées du monde, des colonies, des murs de séparation, des tueries, des humiliations quotidiennes, des camps de réfugiés, des check points, des exilés, des prisonniers, des accords internationaux non respectés, une honteuse complaisance des puissances étrangères... Aussi incroyable que cela puisse paraître, des femmes et des hommes palestiniens ont mis en commun leurs forces pour organiser une manifestation d'envergure dédiée à l'art vidéo et à la performance : projections de films *poétroniques*, exposition d'installations vidéo, performances, workshop, débats..., comme d'autres que nous avons pu rencontrer s'acharnent à cultiver malgré tout des fleurs, à entretenir des oliviers, à jouer de la musique, à réciter des poèmes, à dessiner des rêves d'évasion sur les murs qui bloquent au regard l'horizon. Comme il fut dit le soir de l'inauguration : « la culture est une arme de résistance massive ». Mais pas seulement, et c'est là-bas que j'ai compris cela, elle peut être aussi l'affirmation d'un droit à vivre des situations « ordinaires », « normales », comme nous pouvons les vivre à Montréal ou à Marseille, tout simplement.

L'ambiance était, comme dirait Fernando Pessoa, grave et joyeuse. Le public et les artistes d'ici et d'ailleurs, avides de rencontres, de partages, de confrontations. Les œuvres

DU 19 AU 24 MAI DERNIER S'EST TENU EN PALESTINE (Ramallah, Jérusalem, Birzeit et Gaza) le 1<sup>er</sup> Festival international d'art vidéo et performance en Palestine organisé par la Qattan Foundation et les Instants Vidéo Numériques et Poétiques, avec le concours des Centres Culturels Français de Ramallah et Gaza, du Goethe-Institut, du Centre Khalil Sakakini, de la Mahatta Gallery, de l'International Academy of the Art Palestine (Ramallah), d'Al Mamal Foundation for Contemporary Art, du Palestinian Art Court-Al Hoach (Jérusalem-Est) et de la Virtual Gallery de l'Université de Birzeit.

programmées furent les traits d'union d'individus curieux, ouverts, délicats, fiers de vivre des instants à la fois profonds et légers. L'intensité de ces moments s'explique peut-être par ce proverbe arabe : *Al yawn khamr wa ghadan amr* (Aujourd'hui le vin, demain est un autre jour). Durant six jours, nous avons bu jusqu'à plus soif des images et des paroles poétiques, des corps expressifs, des sons envoûtants... Un seul bémol : Gaza. Les autorités israéliennes nous en ont interdit l'accès. Heureusement, les films ont pu s'infiltrer par des voies détournées. La poésie passe les murailles.

Ce festival /SI :N/ a prouvé, si besoin était, que la création contemporaine palestinienne est bien vivante, en phase non seulement avec la réalité locale, mais aussi avec bon nombre de problématiques que l'on pourrait qualifier d'universelles : le temps, le territoire, la mémoire, l'identité, le déplacement, la sexualité...

Il sera difficile d'oublier cette installation vidéo de Raeda Sa'adeh, *Vacuum* (2007). Sur deux écrans, des montagnes désertiques. L'artiste, non sans un subtil sens de l'humour, passe l'aspirateur avec soin, détermination, précision. Tel Sisyphe, elle n'en finit pas d'aspirer le sable. On peut imaginer qu'elle fait le ménage pour libérer son territoire, et que dans le même temps (pardonnez le jeu de mots), elle fait « bon ménage » avec son environnement. La tâche semble infinie, sans inquiétude aucune des tenants et aboutissants d'une telle occupation ména-

gère. Rien de plus banal que ce geste quotidien dans un contexte qui ne l'est pas. Le banal devient extraordinaire.

Inévitablement, ce festival ne pouvait faire l'impasse sur l'artiste Taysir Batniji. L'installation *Impossible Journey* (2006) fait écho à celle de Raeda Sa'adeh. Cet artiste, muni d'une pelle, déplace inlassablement un tas de sable (environ une tonne) d'un point à un autre, et quand l'opération s'achève, il réitère son labeur avec sérénité. Le premier tas pyramidal ressemble à l'autre, tout en étant bien évidemment agencé autrement. Ah, *différence et répétition*, quand tu nous tiens ! *Un même vent ne caresse jamais deux fois la même branche de cerisier*, disait le poète Nazim Hikmet. La volonté de créer, de bâtir, de reconstruire ce qui est détruit est un flux sans fin pour qui s'obstine à vivre malgré tout.

Une autre action méticuleuse prouve combien « agir en pure perte » peut aussi porter ses fruits d'émotions, de tensions poétiques et de sens. Dans *Like water*, ce même artiste s'applique à inscrire sur une grande feuille blanche, avec un pinceau trempé uniquement dans de l'eau, les 109 mots que la langue arabe utilise pour désigner l'eau dans tous ses états. Le troisième ou le quatrième mot s'inscrit-il que déjà le premier tend à disparaître. Une véritable plongée dans l'éphémère qui, à aucun moment, ne perturbe le scripteur. Ce qui fut inscrit une fois persiste dans la mémoire, fait empreinte à tout jamais.

Pendant cette manifestation s'est tenu un atelier animé par Dominique Angel, qui a permis de découvrir toute une nouvelle génération d'artistes vidéo de Ramallah. Je pense notamment à ce film *Journey 110* de Khaled Jarral dans lequel on voit des femmes et des hommes palestiniens traverser le mur qui sépare la Cisjordanie de Jérusalem. Ils empruntent, pour ce faire, un tunnel qui n'est rien d'autre qu'un conduit d'évacuation des eaux sales, nauséabond, boueux, obscur. Le danger plane constamment autour de ces corps qui s'acheminent à tâtons vers l'éclaircie qui pointe à l'horizon.

Et puis, une fois en Palestine, comment ne pas avoir une pensée ferme et chaleureuse pour Gaza qui a subi durant l'hiver une offensive armée et meurtrière d'une intensité effroyable? Que peut la poésie? La réalisatrice libanaise Rania Stephan a produit pour cela un petit film fragile et délicieux : *Damage*. Un film sur la violence, avec du flamenco, mais sans danseuse, pour Gaza, le pays des oranges tristes selon l'écrivain Ghassan Kanafani. Deux minutes. C'est juste. Précis. Comme un cri doublé d'un sourire.

Poignant aussi le cri de Julien Blaine dans le jardin du Centre Sakakini, dont la langue semblait vouloir s'extirper de la bouche pour laisser jaillir les mots à leur guise, les paroles enfermées dans sa cage thoracique. Inoubliable aussi cette performance de Natacha Muslera (*The Alchemiste Singer*) quand, étendue sur le sol, elle laisse sa voix grandir comme une plante avec des intonations colorées aux accents multiculturels, pendant que le public s'applique à dessiner sa silhouette avec des bougies. Quand elle se lèvera, une vidéo projetée sur le mur d'en face gardera les traces enflammées de son corps verticalisé.

Et que dire de cette mer qu'un homme toréé avec sa veste dans la vidéo *Toro* de la Bulgare Mariana Vassileva, cette mer dont l'accès est interdit aux habitants de Cisjordanie : maîtriser ce qui est plus puissant que soi, danser avec l'élément incontrôlable. Ou bien cette vidéo de Bill Viola, *The Reflecting Pool*, où un homme défie les lois de la pesanteur en restant suspendu au-dessus de l'eau d'un bassin. Toutes les œuvres présentées ici semblaient s'ouvrir à de nouvelles interprétations, explorant des parcelles de notre humanité méconnue. Se frayer un chemin inédit dans une forêt de

sens, de sensations, de sensualités. Un peu comme cet homme, dans la vidéo *Al-Awda* (Le retour) de Jumana Emil Abboud qui, tel le Petit Poucet, laisse des miettes de pain derrière lui avec l'espoir de retrouver bientôt le chemin qui le ramènera d'où il vient, sachant pertinemment que cette quête du passé n'aboutira à quelque chose que si le regard se tourne résolument vers le futur.

« LA CULTURE  
EST UNE ARME  
DE RÉSISTANCE  
MASSIVE. »

Jean-Paul Fargier a eu raison de venir nous présenter ici l'illustre Nam June Paik et son fameux *Global Groove* (le vagin de la baleine) qui associe toutes les cultures du monde. Ramallah fut pendant une semaine un *global groove* qui mixa des œuvres d'artistes originaires de plus de 45 pays. Cette situation convenait parfaitement

à un artiste comme Pascal Lièvre qui, on le sait, se délecte depuis longtemps à marier ce qui paraît inconciliable, Lacan et Dalida, le groupe Abba et le président Mao... Outre ses vidéos, Pascal Lièvre nous a offert un cours d'*Aerobic philosophic* en arabe. Le public était invité à associer un geste avec un mot d'une phrase de Nietzsche.

Le hasard fait décidément bien les choses. Alors que se déroulait ce festival /SI :N/, le peintre Ernest Pignon Ernest collait sur des murs de Ramallah une image de l'immense poète Mahmoud Darwich. C'était comme si les poésies du verbe et de l'image, les poésies du papier et de l'électronique s'étaient donné rendez-vous en Palestine pour briser toutes les frontières.

Cette manifestation se déroulera la prochaine fois en mai 2011. Peut-être dans une Palestine libre et souveraine avec Jérusalem-Est pour capitale? On y verrait même les oliviers danser, les murs métamorphosés en murmures amoureux, les vagues caresser les corps, les routes deviendraient porteuses de rêves d'ailleurs, un même soleil étourdirait les têtes de ceux qui croient et de ceux qui ne croient pas... ■



Vacuum de Raeda Sa'adeh (2007)